

Journal du Lot

ORGANE RÉPUBLICAIN DU DÉPARTEMENT

Paraissant les Mardi, Jeudi et Samedi.

10 fr. par AN

BOIS DU DÉPARTEMENT : 10 francs par an.

Les abonnements se paient d'avance. — Joindre 50 centimes à chaque demande de changement d'adresse

Rédaction et Administration
CAHORS. — 1, RUE DES CAPUCINS, 1. — CAHORS

A. COUSSLANT, Directeur.

L'Agence HAVAS, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 34, et Place de la Bourse, n° 8, est seule chargée, à Paris, de recevoir les annonces pour le Journal.

PUBLICITÉ

ANNONCES (la ligne)..... 25 cent.
RÉCLAMES — 50 —

La publication des Annonces légales et judiciaires de tout le département est facultative dans le Journal du Lot.

LA CONFÉRENCE

d'Urbain GOHIER

Nous étions tous curieux de voir et d'entendre Urbain Gohier. Bien des fois nous avons admiré l'écrivain et nous n'étions pas sûrs de connaître l'homme. Des propos contradictoires couraient sur son compte ; le bruit de querelles intimes entre défenseurs de mêmes causes, entre des hommes de talent égal et qui pendant l'Affaire avaient lutté épaule contre épaule, était venu nous affliger. Et dans notre province un peu perdue, nous ne savions pas au juste quel rôle chacun avait joué. Aussi espérions-nous que, dans le contact direct du conférencier avec le public, la personnalité d'Urbain Gohier se révélerait davantage. Nous n'avons pas été déçus ; et c'est l'impression ressentie que nous essayerons de traduire très sincèrement.

On sait quelle place tient Gohier dans le journalisme contemporain. Non seulement il a mis au service de la bonne cause — celle de la justice — sa verve mordante et son talent de dialecticien ; mais encore il a, avec quelques autres, apporté dans la polémique une méthode inconnue des Cassagnac, Rochefort, et autres amuseurs. Gohier se documente, il rassemble patiemment des faits précis, significatifs ; il compose lentement et pièce à pièce de volumineux dossiers. C'est un érudit de la politique. Dimanche soir il nous a donné incidemment un exemple de sa manière. Veut-il prouver que le haut commandement militaire forme une caste fermée, une sorte de féodalité, en plein vingtième siècle, qui se réserve les fonctions lucratives, et les situations honorifiques ; se les transmet de père en fils ; et qui par la force des choses doit conserver, malgré le progrès des idées, ses préjugés de classe, et en face des intérêts généraux de la nation, ses intérêts de classe ; il étudie de près les cadres de l'armée moderne, ceux de l'armée de Louis XVI, de l'Empire, de la Restauration, et il montre que, malgré les changements de régime et les révolutions, ce sont toujours les représentants des mêmes familles qui — pour une proportion considérable — occupent les hauts grades, et disposent de la force armée. Le fait est frappant et le signaler ce n'est pas attaquer l'armée, l'armée nationale, l'armée des pioupious.

Et sans doute la documentation de Gohier n'est pas toujours impeccable, parfois il veut trop prouver, ou prouver trop vite. En compagnie de tous les journalistes modernes, dans la hâte de la production quotidienne, et la fièvre des polémiques à couplets tirés, il lui arrive d'accepter sans un contrôle suffisant des faits qu'il faudrait vérifier, d'affirmer sans preuves assez solides, et de juger avec quelque impatience. Mais on pourrait faire à tous le même reproche. Et de ce travers général, c'est l'organisation même du journalisme contemporain que l'on doit rendre responsable.

Malgré ces restrictions, on ne saurait nier que Gohier aime, par tempérament

les faits caractéristiques, et qu'il fait diligence pour les réunir, qu'il ne ménage ni son travail ni sa peine, quand le temps ne lui fait pas défaut.

Gohier connaît jusqu'au détail des questions qu'il traite. Il instruit son lecteur. Et c'est déjà un progrès considérable, puisque aujourd'hui toute une partie de la presse parisienne aux mains des Cassagnac, des Judet, des Rochefort et des Drumont, par la reproduction quotidienne des mêmes grossières injures et des mêmes outréculants mensonges, semble n'avoir d'autre but que d'abêtir et de démoraliser leur public, fasciné par le prestige des calembours et des coups de gueule, et de l'amener au point où il acceptera sans résistance les fantaisies les plus extravagantes, et les allégations les plus invraisemblables. Qu'on se rappelle la fameuse lettre de l'empereur d'Allemagne. Je ne parle point des *Croix*, dont Gohier nous disait dimanche la puissance ; interprétant à leur façon la parole de l'Évangile « heureux les simples d'esprit, » elles s'appliquent à éteindre chez leurs lecteurs jusqu'à la dernière lueur d'intelligence.

Gohier n'est pas seulement le polémiste mordant et documenté que nous connaissons ; il s'est révélé à nous dimanche soir comme un conférencier de talent et bien moderne. Très à l'aise et les mains dans les poches de son veston, il fait les cent pas sur la scène, et parle en courtes phrases incisives, toujours relevées d'un trait, sans recherche de la période oratoire et sur le ton d'une conversation très spirituelle.

Son sang-froid et l'à-propos de ses répliques démontent bien vite les rares adversaires qui se risquent à l'interrompre. Et sans hausser la voix avec une désinvolture de gentilhomme, ce démocrate fait le procès de la société moderne. Suivant sa méthode, il cite des faits, il les accumule. Et la moralité se dégage d'elle-même. En somme l'orateur donne l'impression d'un nerveux très maître de lui.

Gohier nous signale les deux grandes forces, qui menacent, à ses yeux, la démocratie : le haut commandement militaire et la congrégation. Le danger est aussi pressant que jamais. Et il nous dit les déceptions que la conclusion de l'Affaire lui a causées. On avait remué le pays de fond en comble ; on avait rallumé, au cœur du peuple, la noble passion de la justice ; et de toutes ces forces vives dont on disposait on n'a su faire aucun usage pour quelque chose de grand. On ne voulait pas seulement sauver un homme, un homme qui appartenait à la classe privilégiée. Autour du déni de justice dont il avait été victime, se livrait la bataille acharnée, par laquelle on voulait délivrer tous les autres. Le jour où le Conseil de guerre de Rennes a porté son arrêt on pouvait agir. Aujourd'hui tout est à recommencer. On a pris quelques mesures de parade pour amuser le peuple. Et nos adversaires continuent à occuper dans les grandes administrations toutes les positions stratégiques. Et les chefs du parti socialiste reprennent le mot d'ordre par lequel les

chefs du parti républicain ont si longtemps ajourné les exigences du peuple. Pas de révolution violente. Rien ne se crée en un jour. Evolution. Nous avons bien le temps d'être heureux... dans trois mille ans !

Presque toutes les critiques formulées par Gohier nous paraissent justes. Et cependant sa conférence, avouons-le, nous laisse une impression de malaise. Sa critique est trop négative. Il ne nous indique pas assez nettement ce que nous devons faire, où nous devons porter notre effort. Pour réformer l'ordre social Gohier ne connaît que la révolution. Révolution si l'on veut. Le mot ne nous effraye pas. Mais Gohier lui-même constate qu'au moment de l'Affaire on attendait du pays quelque chose de grand ; et l'on a vu tout avorter. Pourquoi ? Parce que la classe ouvrière n'était pas organisée. Et tant que cette organisation ne sera pas avancée, on observera le même avortement, puisque les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets. Devons-nous tout attendre et tout espérer d'un geste instinctif et violent du lion populaire ? On ne saurait le croire sans naïveté. Au mouvement social par lequel s'accomplira le règne de la justice il faut que la raison préside ; la raison réfléchie qui prévoit et qui prépare.

Mais alors pouvons-nous approuver sans restriction le système de critique d'Urbain Gohier. Il s'attaque à tout et à tous avec une énergie presque égale.

Or le souci de la cause populaire nous oblige à faire une distinction. Nous ne mettons pas dans le même sac les ministères qui permettront au peuple de s'organiser, et ceux qui paralysent toutes ces tentatives ; les textes législatifs qui favorisent le mouvement ouvrier et ceux qui le gênent ; les partis qui sont prêts à voter les premiers de ces textes et ceux qui sont décidés à voter les seconds. Et sans doute les partis les plus avancés et les ministres les plus radicaux donnent l'exemple de timidités, de faiblesses, de contradictions sur lesquelles la verve d'un polémiste trouve matière à s'exercer. Nous ne voulons pas que ces défaillances on les cache ; nous voulons la pleine lumière. Mais notre critique doit connaître les nuances ; et nous ne devons pas mettre le peuple en défiance à l'égard de tous ceux qui pourraient le diriger utilement.

En somme Urbain Gohier c'est un idéaliste. Il mesure tout à l'étalon de la raison pure ; et alors tout lui paraît mesquin, étrié, méprisable. Il ne s'aperçoit pas qu'étendre à tout sa critique, c'est l'affaiblir : tout critiquer c'est ne rien critiquer du tout. Néanmoins Gohier joue un rôle utile dans la presse contemporaine : sa verve mordante est l'aiguillon qui nous stimule sans cesse, sans nous laisser de repos, sans nous permettre de nous arrêter.

N.-B. — M. Painchenat et l'abbé Magne ont, bien entendu, pris la parole. Nous allions l'oublier.

L'ARRESTATION DES HUMBERT

La nouvelle de l'arrestation des Humbert, que nous avons fait connaître dans le numéro du *Journal du Lot* de samedi, a produit dans toute la France une grande impression ; Enfin on les tient !

Dès lors, les ordinaires plaisanteries des journaux, revues nationales cléricales vont cesser contre le gouvernement que tous les jours l'on accusait d'avoir favorisé la fuite des Humbert et d'empêcher leur arrestation.

L'arrestation

Il y avait plus de deux mois que la police soupçonnait des personnes qui logeaient dans une maison portant le numéro 33 de la rue Ferraz. Samedi, l'inspecteur de police Garo, accompagné de plusieurs agents, vit entrer dans cette maison Romain Daurignac. L'inspecteur alla immédiatement se procurer l'autorisation judiciaire nécessaire pour pénétrer dans la maison. A une heure du matin, l'inspecteur, muni de cette autorisation, se présenta rue Ferraz, au 33, dont toutes les issues étaient surveillées par la gendarmerie. Il sonna à la porte ; personne ne répondit, mais l'inspecteur entendit qu'on parlait doucement à l'intérieur. Il sonna une deuxième fois, en disant : « Ouvrez, au nom de la loi. » Même silence. Enfin, après vingt minutes d'attente, on ouvrit la porte et un monsieur se présenta sur le seuil. Les agents arrêterent les personnes présentes. Ces personnes déclarèrent qu'elles étaient à Madrid depuis le 9 mai et qu'elles étaient venues directement de Paris.

Quand la police pénétra dans l'appartement, Romain Daurignac dit aux agents : « Je suis celui que vous cherchez. » Tandis que Mme Humbert s'écriait : « Pour l'amour de Dieu, ne me séparez pas de ma fille. »

Voici les noms des personnes arrêtées ; Frédéric Humbert, 45 ans ; sa femme, Thérèse Daurignac, 42 ans ; Marie Daurignac, sœur de Thérèse, 33 ans ; Romain Daurignac, 45 ans ; Jean-Emile Daurignac, 50 ans ; Eve Humbert, 22 ans. Eve Humbert a été prise d'une attaque de nerfs lorsque la police opéra les arrestations. A ce moment une scène émouvante se produisit ; Mme Humbert embrassa son mari et sa fille en pleurant. La police procéda à l'inventaire de tous les meubles, bijoux et argent se trouvant au domicile des Humbert. Dès le début de sa perquisition, la police mit la main sur 2.275 pesetas en monnaie espagnole dans une sacoche et des bijoux évalués à 10.000 pesetas, ainsi que deux billets de loterie. Romain Daurignac déclare que ses parents et lui sont tranquilles et ils espèrent que justice leur sera rendue.

Les Humbert-Daurignac conduits tout d'abord à la Préfecture furent peu après incarcérés.

On pense qu'ils ne resteront que quelques jours à Madrid, et que l'extradition aura lieu avant la fin de la semaine. L'Espagne, en effet, est l'un des pays avec lesquels la France a les plus anciennes relations de droit constitutionnel.

L'attitude des Humbert

Dès qu'ils furent arrêtés, les Humbert et les Daurignac recouvrèrent presque aussitôt après leur sang-froid, et c'est résignés qu'ils ont suivi les agents espagnols qui les arrêtaient.

Dans leur cellule cependant, leur confiance a paru être ébranlée. Frédéric Humbert est soucieux ; Romain et Emile Daurignac sont agités.

